



Gérard Cartier

À distance

Au bord de Sereine Berlottier
(Lanskine, 2017)

Cela commence par une succession d’instantanés cadrés très serrés, de scènes aussitôt interrompues qu’ébauchées, de bribes dont parfois le sens échappe. Mais, même si certains fragments restent opaques, ces brèves images se cristallisent peu à peu. Nous sommes dans une clinique, l’auteure y visite une personne chère, évoque d’un mot son quotidien, perfusion, radiographies (« *Nuage photographié / sur le mur / laineux et comestible* »), morphine, une perruque qui sèche au pied du lit, à quoi l’on reconnaît la maladie – un père ou une mère amoindrie, horizontalisée, toujours « *au bord d’un geste* », qui fut autrefois capable de lire Nadejda Mandelstam et d’y souligner tous les passages où apparaissait le mot *espoir* et qui semble à présent vivre en apnée (« *Ta voix tu la donnes à qui tu choisis* ») ; une mère plutôt, maigre, chauve (« *un scalp glisse / vers cinq millimètres de soupçon radiographié* »), à demi-aveugle (« *Les yeux liés à cet œil unique* ») ; et décidemment, oui, une mère : « *mère de coton* ».

En parallèle, on voit l’auteure revenir dans la maison familiale abandonnée, arroser les plantes, se souvenir de son enfance, regarder une vieille photo, regretter. Février bascule dans juin, l’orchidée est à présent « *poudrée de soleil* », la patiente semble presque rétablie : « *Tes mains sont chaudes // Ta joue vivante* ». Il n’en sera rien. Les deux sections suivantes, de moindre extension, témoignent de l’aggravation de son état et de l’approche de la mort (« *fêlure où l’œil / fabrique encore / un regard* »), mais elles mêlent l’imparfait à un présent incertain si bien qu’on ne peut les lire sans un certain trouble à l’endroit de la temporalité, comme si elles étaient déjà situées dans le passé (« *les yeux fermés j’y retourne* ») ; quant à la dernière section (« *Midi l’épée* »), elle dit le deuil.

Ce n’est que dans cette section finale que le livre prend tout à fait corps. Et, revivant les journées d’hôpital, lisant les cahiers laissés par la disparue, entretenant sa tombe, la voix de Sereine Berlottier se libère. On comprend alors ce qu’au-delà du sujet immédiat des poèmes (les visites à l’hôpital, la douleur de la perte, l’afflux des souvenirs), dans la composition même du livre, avec ses pages initiales où l’on a parfois l’impression qu’elle refuse l’obstacle et cette dernière section presque fluide, l’auteure veut signifier : que confronté à l’irréversible, on n’en peut presque rien dire ; que son évidence offusque le jugement et mine la parole ; qu’une quasi-aphasie est la seule réponse naturelle à l’épreuve ; qu’il faut mettre celle-ci à distance pour l’appréhender, ce que, paradoxalement, permet le deuil ; et que la poésie, comme le deuil lui-même, est un travail de la mémoire (« *Tu n’apparais nettement que de t’éloigner* »).

(...)
l’enfant voudrait
voir au fond du cercueil après
soulevant le couvercle
à la radio une autre demande

pourquoi nous ne
mangeons pas nos morts
certains le font
ici ou là
que nous nommons
des sauvages
répond la voix qui répond
une ombre claque devant la fenêtre
l'enfant lève la tête et sourit
je vous mangerai quand vous serez morts
et le volet s'écarte à nouveau
sur un pan de lumière franche

Les poèmes d'*Au bord* sont de facture plutôt classique, en vers courts, formant chacun le plus souvent une phrase élémentaire. Peu d'adjectifs, peu d'enjambements, peu d'effets de rythme et de sonorités, presque aucun des moyens ordinaires de la poésie, comme si Sereine Berlottier fuyait, jusque dans la matérialité du poème, tout ce qui pouvait laisser sourdre une émotion. Son travail est avant tout une opération de condensation : ramasser beaucoup dans peu de mots (« *Remplie pollen la gorge impossible à dire...* ») ; et, surtout, de montage, de juxtaposition de fragments, de composition, qui laisse le motif en partie inachevé (« *Le récit est troué / Bon, quel / Récit ne l'est pas ?* »). C'est un livre qui ne se laisse pas posséder d'emblée ni en totalité : mais c'est l'une de ces expériences de lecture qui maintiennent l'inquiétude des formes – et renvoient qui écrit à sa propre écriture.